

Fred EZUAS SUD

Tranches de vie d'un médecin
de famille

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-1005-3**

© Fred EZUAS SUD

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Garder la flamme

Sous le robinet chromé, le verre incliné à 45 degrés recevait la boisson dorée qui sortait sous pression. La fine lame de mousse qui surnageait, montait lentement. Enfin pleine, la pinte atterrissant devant moi sur le comptoir, je la saisisais prestement et trinquais avec mon complice. Dans ce troquet bretois que nous avions investi au hasard de notre « piste », la soirée ne faisait que commencer, et dans cette ville du Finistère, la « tournée des bistrots » ne pouvait être exhaustive tant ils étaient nombreux.

Certes ce n'était pas la première fois que nous démarrions une fête estudiantine, mais cette soirée était un peu particulière, nous venions de lire les résultats du concours de PCEM1, et nous étions admis en médecine !

Mon pote, mon ami, mon frère, mon alter ego. .. Complices assurément nous étions, car nous avons travaillé de concert, en duo. Nous nous encourageions, nous nous faisons répéter, et lorsque l'un fléchissait, l'autre prenait le relais, et relançait la motivation dans ce marathon préparatoire au concours. Nous étions tous deux redoublants, et le concours de fin d'année, unique épreuve sans partiels, nous l'avons préparé avec conviction. Et lorsque nous faisons des pauses, nous parlions de nos amours présentes ou perdues...

Ainsi ce soir là, nous avons passé la soirée à nous féliciter mutuellement mais surtout nous étions désormais autorisés à nous projeter vers l'avenir. « Quels médecins serons-nous ? » La médecine générale était l'objectif que nous affichions dès nos premières discussions sur les bancs du grand amphî bondé, et ce soir devant nos bières bon marché nous renouvelions nos vœux. Certes notre bon classement nous permettait de choisir la voie dentaire plébiscitée par les premiers de la liste, mais médecin de famille était le métier que nous rêvions de faire. Le patient était notre priorité. Ne pas bâcler la consultation, respecter, se distinguer par la qualité de l'écoute, ne pas se laisser détourner par le chiffre d'affaire. Rentrer « en médecine », était comme entrer en religion, accepter une forme de sacerdoce, et a minima de respecter quelques valeurs d'humanité, d'empathie...

l'avenir nous appartenait, et sûrs de nos valeurs, nous bombions le torse, nous habillant d'une certitude inébranlable, que l'éthanol de nos boissons amplifiait. Des grands médecins de famille nous devions devenir !

Quelques années plus tard, je refusais de passer le concours de l'internat malgré des classements qu'on me disait prometteurs, et me plongeais avec délices dans les descriptions sémiologiques pour mieux appréhender l'examen clinique. Du haut de la morgue qui ne m'avait pas quitté, je rêvais de briller via des diagnostics habilement dépistés par l'excellence de mon auscultation. Je peaufinais mes connaissances nosologiques, tentais par l'expérience de l'externat d'améliorer mon écoute, de m'habituer aux dialogues avec les patients, d'élargir mes connaissances au-delà du programme de l'internat qui me semblait trop étriqué.

C'était il y a un quart de siècle. Je suis aujourd'hui médecin de famille, approchant tout doucement le demi-siècle. L'âge des bilans.

26 ans après cette soirée, où je tapais amicalement sur l'épaule de mon alter-ego, dans l'euphorie alcoolisée d'une

réussite au concours, ai-je toujours respecté les commandements que nous nous étions imposés ? Ai-je suivi la ligne de conduite que nous nous étions fixés dans ce bistrot breton ? Difficile à dire. Sans doute un peu, mais sûrement pas suffisamment. J'ai fait des erreurs, j'en ferai sûrement encore. Parce que parfois trop rapide, ou pas assez à l'écoute, parfois pressé d'enchaîner la consultation suivante, par stress de prendre du retard sur un planning de journée chargé, parfois parce qu'un patient irrespectueux m'a fait perdre mon objectivité, parfois parce que le motif de consultation me paraissait illégitime et que je ne souhaitais pas creuser... Ai-je cédé au clientélisme lors de mes premières années d'installation ? La liste de mes manquements est longue.

Il est bon parfois de se poser pour se rappeler le jeune pré-médecin que j'étais, le médecin que je souhaitais devenir alors, et celui que je suis aujourd'hui, pour comprendre celui que je serai demain.

Mais en creusant ma mémoire, je ne suis pas sûr à l'époque que ma famille était au cœur de mes vœux pieux. Il est hautement probable que ce point était peu présent voire probablement inexistant.

Cependant, je ne suis pas sur que le divorce que j'ai depuis fait subir à ma famille, à mes enfants, que cette gangrène qui a attaqué le couple jusqu'à l'amputation trouve son unique origine dans un métier trop investi, mal équilibré, exercé au détriment d'une famille délaissée. Les racines fielleuses de cette séparation ont puisé leurs énergies destructrices dans des terreaux variés.

Mais si à l'heure des bilans, j'essaye de raviver la flamme juvénile du jeune étudiant en médecine, il est important de se rappeler qu'il faut trouver du temps pour sa famille. Le temps est compté, le temps est précieux, il faut donner de son temps, généreusement mais avec équité.

Patients/Famille. Au troquet il y a un quart de siècle, je crois que cette réalité m'avait échappé.

Carpe Diem ? Une banale matinée de visites à domicile.

8H45. Mme B. 87 ans. « *Vous savez Docteur, ce qui me fait peur c'est la perte de mémoire. Pour l'instant ça va mais je ne voudrais pas finir comme maman et ma grand-mère maternelle...* »

Le chat qu'elle a recueilli il y a quelques années, obèse, oisif, semble suivre notre conversation et nous regarde dédaigneux, confortablement installé sur l'unique fauteuil de ce petit salon. Il ne perd pas le nord...

Ce nord, sa maîtresse, le perd malheureusement un peu plus. Assise sur une modeste chaise de cuisine en Formica, elle ne retrouve plus sa dernière ordonnance, et fouille

désespérément dans les poches de sa blouse d'un autre siècle, vêtement fleuri et imperméable qu'elle avait du commander à la Redoute, au temps lointain où elle pouvait encore gérer seule des achats à distance. Je lui rappelle que c'est l'infirmière qui vient la voir quotidiennement pour la distribution des médicaments qui me l'a confiée, et que je sais parfaitement ce qui est rangé dans le pilulier posé devant nous.

Apaisée, tandis que je place le tensiomètre autour de son bras, elle me lance alors :« *Mais comme vous le constatez à chacune de vos visites, mon mari et moi nous avons une bonne santé.* »

Lorsque je la quitte un peu plus tard, elle me répète pour la dixième fois aujourd'hui :« *Vous savez Docteur, ce qui me fait peur c'est la perte de mémoire. Pour l'instant ça va mais je ...* »

Je repense à son mari, qui est parti ad patres, après un énième infarctus, il y a bientôt 15 ans et qui pour elle doit être en train de faire quelques courses, ou une balade, ...une longue balade

9H30, Mr I. octogénaire, aveugle depuis l'âge de 20 ans. En se penchant au dessus de la table de la salle à manger pour

poser ma prescription fraîchement noircie de mon écriture illisible, son visage heurte une des horribles fleurs en plastique qui émergent du vase où elles végètent depuis des décades, dans l'immuable décor kitsch de cet appartement de banlieue. Ce faux lys glisse sous la paupière qui protège sa cavité orbitaire éteinte, surprenant mon patient : « *Ouh là, c'est dangereux ça ! En plein dans l'œil... Cela pourrait m'aveugler !* » me lance t il goguenard, avec son éternel sourire au coin des lèvres, un sourire que les nombreuses épreuves de la vie, ne lui ont manifestement jamais retiré... si ces rétines sont depuis longtemps insensibles aux photons, son regard optimiste reste lumineux. Derrière lui, sur le buffet, la photographie jaunie de sa femme, partie il y a quelques années, une épouse qu'il n'aura jamais pu contempler, mais qu'il a chérie jusqu'à son dernier soupir.

10H00, dans la voiture entre deux visites, la radio annonce la disparition de Robin Williams. Un suicide peut être. Pour beaucoup l'autolyse est un geste de lâcheté. Pour le médecin que je suis, c'est plutôt la conséquence d'une chimie intracérébrale aux accès parfois incontrôlables, les redoutables automatismes du « raptus ». « *Le cercle des poètes disparus* » qui l'avait mis en lumière avait une issue proche de celle de cet acteur. Le « *Carpe diem* » d'Horace,

le fil conducteur de ce film, résonne aujourd'hui étrangement.

10H15, Madame L, 90 ans, cardiaque, qui ne cessera de déblatérer, comme d'habitude, tout au long de ma visite, contre sa fille unique, descendance que je ne connais pas ou peu, mais une hargne qui me semble injuste eu égard aux efforts consentis pour la maintenir à domicile. Je vaque à mes obligations médicales, tandis que sa litanie rebondit impuissante sur les filtres acoustiques virtuels que mon esprit a placés sur mes tympans.

10H45, maison de retraite. Mr P, qui s'adonnait au footing il y a encore une paire d'années, paralysé par un syndrome parkinsonien galopant, a la force de m'accueillir avec un sourire figé mais sincère. Même diminué il a la bonté débordante.

11H00 Mme J, 92 ans, me réclame une fibroscopie gastrique de principe, une demande injustifiée, aux motivations obscures, oubliant que le mois précédent, son cœur lui avait joué un tour certain, dans la « marée montante » d'un œdème aigu du poumon, un organe central défaillant qui a failli la noyer.

11H30, Mr E, la trentaine, un double crabe, inexplicable vu son jeune âge, et "incurable" d'après l'annonce lapidaire que lui a faite tout récemment l'oncologue. Une fièvre depuis 10 jours, non infectieuse, et une auscultation pulmonaire qui évoque ce jour une évolution notable. Et Mr E qui avance malgré tout, se relève, chancelant mais volontaire, faisant face sur ce ring où l'adversaire semble avoir pris aujourd'hui l'ascendant... mais demain est autre jour...

Carpe Diem ?